

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE, PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Carved at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se paient au prix réduit de 5 cent le ligne, voir une autre page du journal.

L'Abcille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Judi, 28 juillet 1914.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrade, and time slots (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.).

Un ami de la France

Le Temps. Avant de partir en Russie. Le président de la République a reçu en audience particulière l'archevêque maronite de Beyrouth, Mgr Pierre Chebli, qu'accompagne Mgr Khouri, vicaire patriarcal du Liban. Cette visite avait pour objet d'apporter au chef de l'Etat l'expression du fidèle attachement qui unit à la France le cœur des populations chrétiennes de la Syrie.

Par une coïncidence digne de remarque, l'anniversaire des tragiques événements qui, au mois de juillet 1860, ont ensanglanté le diocèse de l'archevêque de Beyrouth, donne à la mission actuelle de l'éminent prélat un caractère particulièrement émouvant. Plus d'un demi-siècle a passé déjà sur ce souvenir douloureux, sans affaiblir un sentiment dont M. Maurice Barrès vient de recueillir, au cours de son voyage d'Orient, les touchants témoignages. Depuis cinquante-quatre ans, il n'est pas un enfant, dans les petites écoles des hautes vallées de l'Oronte, ou parmi les merveilleux jardins de Damas, qui n'apprenne à épeler avec amour, en assemblant les lettres de notre alphabet, le nom de la nation qui semble appelée par sa destinée providentielle à maintenir en terre levantine la tradition des anciennes chevaleries d'Occident.

Les noms des antiques cités de la Syrie chrétienne se mêlent aux plus lointains échos de l'histoire de France. La ville d'Antioche, ravagée par les Perses, saccagée par les Sarrasins, razzée par les Mongols, attaquée par toutes les hordes qui sont venues des profondeurs de l'Asie barbare, fut très prospère sous le sceptre princier de Raymond d'Aquitaine, oncle de la reine Aliénor. Notre vieille Chanson d'Antioche, assombrée par le trouvère Graindor de Douai, au temps du roi Philippe-Auguste, nous fait voir poétiquement "toute l'armée française tombant à genoux pour demander à Dieu le vrai chemin de Jérusalem..." Nos imagiers d'autrefois, nos statuaires d'églises, nos batailliers et enlumineurs du moyen âge ont imité, dans leurs fantaisies d'ornementation pittoresque ou sculpturale, la manière des artistes syriens. L'Orient latin, six siècles après la dernière croisade, est encore tout ennobli et glorifié par un magnifique décor d'architecture gothique. Du "Chastel-Blanc" de Safita les ruines sont visibles dans un site désolé que ne protège plus la tutelle seigneuriale des feudataires armés pour la défense des faibles. La cathédrale de Saint-Jean-de-Samarie, à Sébaste, atteste ses origines françaises par la hardiesse de ses ogives, par l'ampleur de ses trois absides et par la richesse décorative de ses chapiteaux fleuronés. Les chrétiens de Saint-Jean-d'Acre ont vu s'élever, dans leur cité pacifiée, une cathédrale dédiée à saint André; on en voyait encore l'emplacement et les ruines lors de la campagne du général Bonaparte en Syrie. Le portail de cette cathédrale, emporté jadis, comme un trophée, par le sultan des Mamelouks, orne aujourd'hui, au Caire, l'entrée du muristan de Kelaoun... Faut-il citer l'église de Gaza, Notre-Dame de Tortose et les deux églises des templiers d'Athlith? On sait que dans un bel ouvrage, consacré aux Eglises de la Terre-Sainte, le marquis de Vogüé a préservé d'un injuste oubli ces témoignages irrecusables d'un prodigieux passé.

Tandis que je m'entretenais hier de la France du Levant avec l'archevêque de Beyrouth, il me sembla que tout ce passé devenait présent, comme pour animer d'une hantise de visions inconscientes et véridiques une conversation trop brève au gré de mes curiosités et de ma sympathie. Mon interlocuteur est un homme dans la force de l'âge, très robuste et très fin. Une barbe noire, taillée à la mode du clergé oriental, encadre son visage plein de douceur et de gravité. Il parle en un français très pur, d'une voix posée, calme, avec une rare justesse d'expression, en termes choisis, tour à tour précis et nuancés. Une telle perfection dans l'emploi de notre langue suppose non seulement une étude approfondie, mais aussi une habitude invétérée, une accoutumance héréditaire. Les étrangers, même les mieux initiés à la connaissance du français, sont obligés, presque toujours, de faire une sorte d'opération mentale qui apparaît aussitôt dans leur élocution. Obligés de penser dans une langue — leur langue maternelle — et de parler dans une autre langue, qu'ils ont apprise, les voilà forcés de traduire oralement l'énoncé intérieur de leurs idées et de leurs sentiments. Ici, rien de pareil. Nulle trace d'effort. C'est la manifestation naturelle et spontanée d'une intelligence pour qui notre langage est, en quelque sorte, un bien de famille, inaliénable et insaisissable. Ce bien, Mgr Chebli est décidé à le défendre par tous les moyens dont il dispose — et d'abord par le progrès des œuvres d'enseignement qui sont tous la dépendance de son autorité spirituelle et de son action morale.

Avec quelle énergie tendresse il m'a parlé de son cher collège de Beyrouth, où trois cent cinquante élèves sont façonnés par les disciplines françaises, formés par notre littérature, instruits de notre histoire!... Depuis quelque temps, deux professeurs venus de France, un ecclésiastique et un laïc, collaborent en toute cordialité avec le personnel de cet établissement. Ah! si l'on pouvait savoir partout en France combien cet effort mérite d'être encouragé! L'Alliance française, avertie de renseignements, a déjà promis son concours. Il faut que cet exemple soit suivi sans retard.

Du collège maronite de Beyrouth sortent, chaque année, des jeunes gens qui, par les professions libérales qu'ils doivent exercer dans tout le Levant, seront au nombre des plus utiles propagateurs de l'influence française. Cette influence est combattue de tous côtés. Les Italiens travaillent beaucoup à Beyrouth, où leur gouvernement subventionne plusieurs écoles. La propagande anglosaxonne s'exerce d'autre part, à Saïda notamment, par l'action d'une colonie américaine. L'Allemagne réalise en ce moment, sur les vastes territoires de la Turquie d'Asie, un programme de politique orientale dont le chemin de fer de Bagdad n'est que le commencement, et pour ainsi dire l'amorce gigantesque... C'est donc le moment d'agir.

Les cinq cent mille chrétiens maronites du Liban — un demi-million d'âmes, — ayant toujours devant les yeux la vision de ces tragiques scènes de 1860, où le drapeau de la France apparut dans la lumière, au-dessus des carnages et des deuils, comme un signe de salut et comme un symbole d'espérance, demeurent inébranlables dans leur ferme propos de reconnaissance et de fidélité. C'est en leur nom que Mgr Pierre Chebli, archevêque de Beyrouth, parlera tout à l'heure au président de la République.

Un détail pittoresque suffira pour nous donner l'idée de cet attachement profond et ingénu. Les meilleures filandières du Liban se sont réunies cet hiver pour travailler ensemble. De leurs plus fines soies, dévidées au rouet, elles ont fait un choix délicat afin de tisser à la navette, en étoffe précieuse, le portrait du chef de l'Etat français. L'archevêque de Beyrouth s'est chargé de soin d'offrir à M. Poincaré ce travail syrien, œuvre de patience et d'art, souvenir charmant de celles qui, là-bas, mettent la grâce efficace du génie féminin au service des amitiés françaises. — G. D.

AMOUR D'ENFANT

Dehors règne un froid glacial. Les vents font rage et balayent en sifflant les steppes désolées. On dirait des gémissements et des colères d'âmes en peine qui réclament des prières aux vivants.

A l'intérieur d'une étroite isbah, le moujik Yaroslav se lamentait et contemplant d'un œil hagard sa misérable famille. Ils sont là, serrés frileusement autour du poêle qui bientôt s'éteindra faute d'aliment. Sa vaillante femme Wania, son garçon Ivan, sa fille Vera, enfin sa nièce Dona, une pâle et chétive enfant qui toussait, qui toussait...

La pauvre petite qu'elle venait faire au foyer maudit de Yaroslav? Pourquoi, mon Dieu, n'avoir pas rappelé à vous l'enfant en même temps que le père? Puisque vous savez tout, que rien ne vous échappe, vous vous rappelez le regard affreux de détresse de ce mourant, à la pensée qu'il laissait quelqu'un de derrière lui, une créature baignée, en qui sa souffrance allait se prolonger encore par-delà le tombeau.

Que n'est-il seul, Yaroslav! En ce cas, il saurait se priver de tout. Comme les autres moujiks, lorsque la récolte a été mauvaise et qu'il est nécessaire de jeûner, il passerait deux ou trois mois étendu sur le poêle mal chauffé, pour empêcher d'avoir faim. Mais quand on a reçu du Ciel une famille, et quand la mort d'un frère vous met sur le bras une orpheline, il faut s'inquiéter pour eux-là, il faut trouver à tout prix de quoi nourrir toutes ces bouches. Or, il y a beau temps que le coffre familial ne ferme plus rien de précieux. Partis les brillants costumes qu'on était fier d'endosser aux grandes occasions! Le vieux Jacob les a emportés pour quelques roubles dans une de ses dernières tournées. Et ce pauvre argent s'est vite fondu, malgré la plus stricte économie. La maisonnée a dû vivre un certain temps avec du pain noir, des haricots, et de la cache, faite de pommes de terre écrasées. Et voilà que les jours de privation étaient des jours bénis à côté de ceux qui s'annoncent. Aussi Yaroslav pleure silencieusement, et tous frissonnent dans la sombre isbah, comme si l'aile de la Mort les effleurait déjà.

Soudain, un tintement de grelots des salots rapides de mules frappant la terre sonore, un fouet qui claque.

Vivement Yaroslav se lève et colle son visage à la vitre. Quelle affaire! C'est l'équipage du seigneur, c'est le barine rien moins. Et l'infortuné Yaroslav redoutait un surcroît de malheur, car Dieu sait si les moujiks ont souvent à se féliciter des visites du barine! La voiture s'arrête. Yaroslav ouvre la porte, et se tient tremblant sur le seuil. Heureusement que la femme du barine descend seule avec son fils Ladislav, un gracieux bambin de dix ans, habillé comme un prince. Le moujik les fait entrer dans son humble chaumière, et c'est de grand cœur que tout le monde cède la meilleure place devant le poêle aux visiteurs. Mais la femme du barine Mikailov est aussi bonne et compatissante que son mari est dur et brutal avec les pauvres gens dont il exploite le travail. Elle veut bien que son cher Ladislav se réchauffe à son aise, mais elle exige que près de lui reste la petite Dossia, la gentille nièce de Yaroslav, qui toussait, qui toussait...

Madame Mikailov est une belle femme d'une trentaine d'années. Yaroslav et les siens n'ont jamais vu une personne aussi imposante. Si elle ne leur parlait la première sur un ton aimable et engageant, les pauvres, paysans seraient tentés de s'adresser à elle, comme à Notre-Dame elle-même, en joignant les mains, dans un geste d'adoration.

Mais elle n'est ni fière, ni arrogante, bien qu'elle possède une immense fortune et qu'elle fréquente la plus haute société de Saint-Petersbourg. Et même rien ne lui fait plaisir comme de répandre un peu de bien là où elle passe, comme de voir l'espoir et le contentement remplacer la tristesse, à la suite de ses charitables visites.

Ici précisément elle a appris qu'il y avait des infortunés à secourir, des malheureux à consoler. Et malgré le froid, en dépit de son gros cocher qui bougonne de sortir par des temps pareils, elle a couru chez Yaroslav.

Elle interroge doucement sa femme, la force à avouer sa misère, la déresse où ils sont tous plongés. Elle caresse les enfants, pour chacun elle a un mot gracieux et encourageant. Enfin elle se lève, prend le petit Ladislav par la main, et, comme par mégarde, elle laisse sur un coin de la table boiteuse une bourse gonflée de roubles.

Puis aussitôt, foute cohère! Les mules agitent leurs grelots, et la bonne dame se dérobe, souriante et ravie, au concert des remerciements qui ne manquent pas d'éclater derrière elle.

Les Mikailov n'avaient pas d'autre héritier que Ladislav. Une petite fille, Marie, qui était née avant lui, avait été emportée par une mauvaise fièvre. Après avoir pensé devenir folle de douleur, la mère se consola avec le temps, mais comment aurait-elle pu oublier? On devine dès lors que toute l'affection des parents se reporta sur leur fils; d'ailleurs Mikailov ne voyait pas seulement dans Ladislav un enfant doux et gentil, dont on pouvait se féliciter d'être le père; il l'aimait surtout parce qu'il serait l'héritier de sa fortune et de son nom célèbre dans le monde des affaires. Il prévoyait le jour où son fils lui succéderait à la Banque "Mikailov et fils", telle serait alors la raison sociale de l'établissement qu'il dirigeait.

Quant à Mme Mikailov, elle chérissait simplement Ladislav, parce qu'il était son seul enfant, la chair de sa chair, et le souci continué de son existence. Il était en effet d'une nature assez délicate, d'un caractère timide, pour ne pas dire un peu farouche. Enfin sa mère craignait toujours de le perdre, comme elle avait perdu sa petite Marie. Elle avait consulté les

CAUCASIENS! Nous avons l'honneur de mettre de nouveau à la disposition du public notre BAIN TURC moderne, pour hommes, qui vient d'être heureusement réformé. Ouvert à toute heure, excepté de 8 heures à midi, heures qui sont réservées aux dames, jusqu'à ce que leur division spéciale soit prise. M. ET MME OSBORNE, 726 RUE GRAVIER

meilleurs médecins; tous les sirops et tous les bons vins reconstituants avaient été essayés, mais rien n'avait pu donner à Ladislav ces vives couleurs que les parents sont si heureux de constater chez leurs bambins. Le petit Mikailov restait faible, et rien n'était capable d'intéresser son esprit apathique.

"Vivra-t-il, mon Dieu?" telle était l'angoissante question que ne cessait de se poser Mme Mikailov.

Autrefois, un docteur en qui elle plaçait une extrême confiance, lui avait dit: "Madame, je vous garantis que, si votre fils franchit ses dix ans, vous n'aurez plus à vous alarmer." Elle n'avait jamais oublié cet arrêt qu'elle regardait comme infallible. Aussi lui tardait-il de vieillir, car elle était mère avant d'être jeune femme. Dans huit jours, Ladislav devait atteindre sa dixième année.

Au cours d'une visite à l'église des Quatre-Evangélistes de Moscou, Mme Mikailov avait fait le vœu, si la santé de son fils s'améliorait, d'accomplir une action méritoire. Par la même occasion, elle avait promis à Ladislav de lui donner ce qu'il demanderait. Or, les dix ans de Ladislav sonnèrent sans encombre, et sa mère tout heureuse résolut de s'acquiescer sans retard de ses promesses. Mais avant d'exécuter son vœu charitable (hélas! elle n'avait ici que l'enbaras du choix), elle voulut se libérer entièrement de son fils. Il avait observé que Ladislav, en passant devant le "Paradis des Enfants", avenue de la Tzarine, s'était intéressé à une belle carabine de salon, mise à la place d'honneur dans la vitrine du marchand. Aussi venait-elle combler les vœux du petit garçon, en lui disant:

"Mon chéri, si tu as envie de la jolie carabine que tu as admirée hier encore, en promenade, je vais l'envoyer chercher tout de suite."

"Non maman, répondit Ladislav, ce n'est pas ça que je veux."

"Et bien parle, et ton souhait se réalisera."

"Je veux la petite fille aux cheveux bouclés et aux yeux de violette qui était assise près de moi, l'autre jour, chez les Yaroslav."

"Mais tu n'es pas raisonnable, mon amour, la petite Dossia n'est pas une poupée qu'on achète au hasard. Non, son oncle et ses cousins seraient navrés de la perdre."

"Je ne veux qu'elle, je ne veux qu'elle!" répéta rageusement l'enfant.

Jamais il n'avait montré une telle volonté. C'était la première fois qu'il se passionnait pour quelqu'un ou pour quelque chose. La pauvre Mme Mikailov était épouvantée de voir son fils en colère. Aussi parut-elle consentir.

"Mais au moins explique-moi ton caprice et dis-moi ce que tu prétends faire de la petite Dossia. Pourquoi la prendre avec nous?"

"Parce que je l'aime bien, et que je veux l'avoir près de moi pour jouer et pour étudier."

"Pourquoi justement Dossia, on dirait que tu manques de petites amies. Olga et Sara ne te plaisent-elles pas?"

"Si je les trouve gentilles, mais pas comme la nièce de Yaroslav. Et puis je ne veux plus qu'elle toussait. L'autre jour, quand nous étions devant le grand poêle, il faisait pourtant bien chaud, mais elle toussait tout le temps; et pourtant sa main que je tenais dans la mienne était brûlante. Je crois que Dossia est malade, petite mère. Elle ressemble à la fille de nos voisins qui était toujours enrhumée, elle aussi et dont on ne parle plus depuis l'hiver passé. Va, je sais bien qu'elle est morte, puisque le docteur le l'a dit. Il avait beau parler tout bas, la porte du salon était mal fermée, et j'ai tout entendu. Même il se rapprochait à ces gens-là de n'avoir pas conduit leur enfant dans le Midi de la France, où le soleil est toujours chaud, l'air pur et parfumé. Or! petite mère, sois bien gentille! fais-moi un grand plaisir, et je te promets de bien manger et de prendre des forces pour me bien porter. Veux-tu conduire-moi bientôt avec la petite Dossia dans le pays où il ne fait jamais froid, et où les mauvais rhumes se guérissent au soleil. Je t'aimerais encore plus qu'avant, et puis je sens que ça nous portera bonheur à tous."

Mme Mikailov était trop bonne et trop sensible pour écouter froidement cette prière. Son trouble fut même si grand que les mots dignes de servir de réponses à ce discours éloquent lui échappèrent. Elle se contenta d'attirer Ladislav sur son cœur et de l'y serrer à l'étouffer, en balbutiant: "Mon chéri, mon chéri!" sans pouvoir trouver autre chose.

La bonne action qu'elle devait accomplir ne se confondait-elle pas avec le désir de Ladislav? En une minute, elle vit la petite Dossia se rétablissant sous le climat délicieux de Cannes ou de Nice. Quant à son fils, jusque-là si indifférent, si peu enthousiaste, il était maintenant transfiguré. Au seul nom de Dossia, il rayonnait de bonheur. Et Mme Mikailov disait que Dossia serait pour Ladislav une sœur charmante, en attendant mieux, peut-être. Car cette force qui pousse certains enfants l'un vers l'autre, n'est-ce pas déjà de l'amour?

L'avenir devait réaliser ces beaux rêves.

L'aisance et le bonheur régnent désormais dans l'isbah du moujik Yaroslav.

Parents et enfants n'ont plus que des sourires et combien de bénédictions la généreuse barine-bonne comme une mère pour la délicate fillette qui lui ont confiée.

Dossia s'épanouit ainsi qu'un fleur sous les rayons d'un doux soleil; et Ladislav, joyeux, à merveilleusement pris goût à la vie, se permit de tendre charité peut faire si douce.

NOEL GAUDENS.

LE METHODE BERLITZ

Nous commençons des classes de Français spéciales pour enfants, depuis le 15 juillet. Classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et histoire.

Annus, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Vous garantissons que nos élèves obtiennent l'accent le plus pur. Adressez-nous, écrivez ou téléphonez.

The International School of Languages

"Original Berlitz Method" 823 Maison Blanche. Tel. Main 3991.

Feuilleton de l'Abcille de la Nlle-Orléans

No. 33. Commencé le 19 juin 1914.

Le Secret Terrible

PAR J. de MAISONNEUVE

DEUXIEME PARTIE

Les Exploits des Franco-Lurons.

(Suite)

Pauvre mère! soupire Julio. Et moi qui la berce d'espérance! Cela ne peut durer ainsi. Il faut que je sache. Si l'enfant est morte, elle sera vengée. Mme de Cérissolles dénoncera aussitôt Tête-d'Aigle, qui — s'il esquive l'échafaud — ira prendre au bagne la place de l'innocent. "La malheureuse pleurera sa fille, mais elle aura la puissante consolation de retrouver son mari. "Donc, n'attendons plus. Enfile un coup d'aube. A nous deux, Tête-d'Aigle! "Je saurai bien distinguer la vérité dans les yeux faux si je réussis à me dresser devant toi." Julio aurait bien voulu dissimuler à Lénore l'épreuve qu'il allait tenter, mais le docteur gard bleu, l'étudiait tellement et avait fini par le si bien connaître que lui mentir était singulièrement difficile.

— Qu'y a-t-il, cher monsieur? dit à mi-voix la jeune femme, pendant qu'ils prenaient leur tasse de café l'un près de l'autre appuyés à la table du déjeuner que Jeanne achevait de desservir.

— Mais, chère madame, il n'y a rien.

— Oh! je vous en prie, s'exclame-t-elle, pas de diplomatie ni de mystère. Je me suis engagée à être courageuse et même stoïque, s'il le fallait. Je tiendrai parole.

— Désirez-vous que nous allions chez moi pour causer librement? ... Mais voyez, c'est inutile.

— Notre chère petite Jeanne, qui est la discrétion même, vient de s'éclipser. Nous sommes seuls.

— Il y a dans vos yeux une inquiétude... une préoccupation... quelque chose qui n'y était pas hier.

— Auriez-vous des nouvelles de Diane, et reculez-vous... par humanité... devant un aveu... cruel?

Lénore essaie d'être brave et pâlit. Julio se hâte de la rassurer. Il dit avec un léger rire:

— Ah! ces têtes féminines. Quels volcans!... "Je n'ai pas de nouvelles, chère madame, mais un projet me tente et il est possible que je le réalise ce soir."

— Quel projet?... Ah! parlez... vite... vite!

— Mieux vaudrait, je vous assure, que vous apprissiez demain seulement.

Mais la jeune femme s'écrie: — L'attente me tue! Cher monsieur, vous si bon, vous mon meilleur ami... Comment rester insensible à cette voix tendre, à ce regard charmeur?

Lénore est irrésistible quand elle se met en frais de coquetterie même filiale.

Julio cède à l'innocente séduction. Il interromp la phrase de prière.

— Je vous obéis, chère madame. Voici mon projet.

"Les nouvelles que nous ne pouvons réussir à nous procurer, je suis résolu à aller les prendre dans les yeux mêmes de Tête-d'Aigle, qui n'a jamais su me mentir."

"L'hôtel des Champs-Élysées est en fête ce soir."

"Notre viveur entremêlé ses soirées d'hommes, de réceptions où les dames sont conviées."

"Vous devinez quel genre de dames! Toutes les grandes demi-mondaines et un menu fretin de figurantes qui rêvent d'imiter ces triomphatrices sont invités par le marquis."

"A la faveur de la brillante cohue, je m'insinuerai dans l'hôtel, — en correcte livrée mondaine, cela va sans dire — et dès que Tête-d'Aigle sera seul un instant, je me dresserai devant lui."

— Grands dieux! il ne sera-ce pas téméraire? demande Lénore effrayée.

— Je ne crois pas, répond Julio. Je me présenterai en invité prodigue de salamales et non à la façon d'un spectre ou d'un ennemi.

"C'est le visage souriant et la voix très basse que je menacerai mon hôte, si j'y suis forcé."

"Nous ne voulons d'acquiescement ni l'un ni l'autre, redoutant à peine tous les deux. Donc l'entreprise se passera bien. Ne tremblez pas. — Non, n'avez pas peur. Je vais tâcher d'être aussi brave que vous l'êtes, mon respectueux ami. Et qu'empêchez-vous?"

"La réussite complète est improbable, mais je compte deviner quand même quelque chose."

"En attendant ne vous énervez pas."

Mme de Cérissolles promet d'être un modèle de calme et tient parole. Une fois de plus l'espoir renait de ses cendres dans le cœur de la jeune femme avide d'arriver au but.

Ses yeux rayonnent. Tout en croissant et entrecroissant les fils ténus de la dentelle qu'il s'agit de remettre à neuf elle se prend à fredonner.

La belle apprentie s'est vite élevée à la dignité d'ouvrière. Ses doigts délicats et agiles semblent faits pour le travail subtil dont Jeanne lui révèle peu à peu les secrets.

L'Aristo, qui s'insinue volontiers — quand il vient au rapport — dans l'atelier des jolies ravaudeuses, passerait des heures à contempler, les yeux écarquillés d'admiration, le va-et-vient de ces doigts menus.

— Y a pas à dire, murmure-t-il. Maême fabriquerait des toiles d'araignée mieux que la bestiole en personne, si elle essayait seulement.

"El les toiles d'araignée, sauf vot' respect, ça vaut toutes les dentelles du monde, mamzelle Jeanne."

"Ça vous fait rire parce que vous ne connaissez pas l'araignée des champs; mais demandez à Maême s'il n'y a rien de plus chouette que le travail de cette bestiole quand la nuit a mis dedans de la rosée qui brille?"

— C'est bien mon avis, dit Lénore. Tu as donc des yeux de poète. Préférerais-tu la campagne à Paris, toi un enfant de la grand-ville?"

— J'aime bien mon patelin, déclare l'adolescent; mais y a trop d'Apaches et pas assez d'herbe pour mon goût.

— Ça te regarderait-il de traverser les

champs et les bois, ça vaut tous les plaisirs de Pantruche.

Chapitre V. CHEZ MARTINE ET CHEZ TÊTE-D'AIGLE.

— On s'en souviendra à l'occasion, n'est-ce pas Jeanne? dit Mme de Cérissolles en souriant. Vivre à la campagne est ton rêve aussi.

"Nous vois-tu allant habiter tous ensemble — dès que Romain et Diane m'auront été rendus — dans un site choisi de la grande nature?"

"Ton père ne dirait pas non, Georges non plus. Ah! ce serait délicieux..."

— Songes-y, en attendant, chère rêveuse, répond Jeanne embrassant tendrement son amie. Créez du bonheur en imagination, ça fait si bien glisser les heures!

La nuit venue, Julio entra dans la pièce où les deux jeunes femmes se délassaient par un peu de lecture de leur travaux délicats et absorbants.

Sous un pardessus un peu fort — car l'automne s'achevait au milieu d'intempéries dignes de l'hiver — le chimiste portait un habit bien coupé qui seyait à sa taille haute et mince.

Il avait son claque à la main.

— Comme vous voilà beau, mon père! Auriez-vous des idées de conquête? demanda Jeanne en riant.

— Certes, oui, ma fille, et Mme de Cérissolles m'approuve, ce qui me dédommage de tes moqueries, répondit Julio sur le même ton.

— Vous approuver, je n'ose pas, murmure Lénore, dont les yeux brillent de reconnaissance, mais je vous remercie et je vous bénis. "Dieu ne m'a pas tout à fait abandonnée, puisqu'il me donne une amie comme Jeanne et un défenseur comme vous."